

L'œuvre du mois

avril 2012



En écho à l'exposition consacrée aux œuvres de Philippe Gronon, « de l'autre côté » des tableaux, le musée des beaux-arts vous convie ce mois-ci à découvrir une œuvre singulière d'un artiste qui s'est, lui aussi, intéressé à la problématique du verso il y a un siècle et demi, même si ce n'est qu'en passant et de manière humoristique !

Anthelme Trimolet,
Recueil des différents
états de son
Autoportrait gravé

Anthelme Trimolet (1798-1866) appartient à l'école lyonnaise du XIX^e siècle. Il peint son *Autoportrait* (fig. 2) en 1849, en pendant du portrait de son épouse Edma, également peintre. L'année suivante, il grave cet autoportrait -ramené au seul buste- sans doute afin de pouvoir le diffuser à de nombreux exemplaires.

En marge de cette gravure, Trimolet réalise, sous le pseudonyme d'Edgard Fouillerond, un petit recueil humoristique qu'il destinait visiblement à Charles Michel, collectionneur et mécène des peintres lyonnais de son époque. Il y rassemble les différents « états » de son *Autoportrait gravé* (fig. 3 et 4). En effet, une gravure est imprimée à partir d'une matrice de cuivre gravée selon différentes techniques, que l'artiste peut retravailler s'il souhaite modifier son œuvre (fig. 1). On obtient ainsi des « états » successifs de la planche, correspondant aux différents ajouts et corrections de l'artiste. Couramment, les peintres qui pratiquaient la gravure commençaient par un premier jet à l'eau-forte. Cette technique consiste à gratter le vernis couvrant la plaque avec une pointe : les traits ainsi gravés conservent l'aspect rapide, nerveux et spontané

d'un dessin. Puis l'artiste accentuait les ombres avec un burin, outil permettant de creuser la planche plus profondément, et donc d'obtenir des noirs plus intenses, mais qu'il faut manier lentement, au risque de perdre ainsi toute spontanéité.

La gravure de reproduction atteignit des sommets de raffinement technique à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle. Le buriniste Luigi Calamatta (1802-1869), qui traduisit en gravure



2



de nombreuses œuvres d'Ingres, en est l'un des meilleurs représentants. Mais le mouvement romantique a fortement critiqué cette perfection technique, très froide, avec laquelle se perdait tout le feu du geste artistique. C'est de cette vision romantique de la gravure que Trimolet se moque dans son recueil.

l'on distingue clairement la marque du fabricant de plaques de cuivre « Aumont et Herha..., rue St Jacques », sans doute à Paris où cette rue était l'un des plus importants quartiers d'imprimeurs et d'éditeurs de gravures.

En effet, le ton moqueur du peintre encense le premier état de sa gravure (fig. 3) : l'esprit, la vie, le génie sont là. Mais les choses se gâtent lorsque le graveur, après le feu du premier jet, souhaite améliorer son œuvre : chaque tentative dégrade la planche un peu plus, « dangereux effet du perfectionnement » (f° 9). Trimolet compare le maniement des outils à des danses sur la plaque (f° 10) : le burin et la pointe deviennent « la burina » et « la pointeka », références aux danses polonaises telles que la polka ou la mazurka, que Chopin avait rendues très populaires. L'artiste raille plaisamment à la fin : « il n'y a plus qu'à se couvrir la face... l'œuvre est complètement perdue ! »

D'après ce que Trimolet nous dit dans l'Avertissement placé au début de son recueil, la version du musée des beaux-arts de Dijon est un double qu'il a réalisé, au vu du succès obtenu par le cadeau fait à Charles Michel, aujourd'hui perdu. Sage précaution, qui nous permet ainsi d'apprécier tout l'humour dont l'artiste pouvait faire preuve envers un mécène proche et bienveillant.

Au-delà de la critique du romantisme qui valorise exclusivement le feu et le génie de l'artiste, c'est également des amateurs de gravures que Trimolet se moque. Il se place dans la lignée de La Bruyère (1645-1696) qui critiquait deux siècles auparavant un collectionneur préférant les pièces rares à celles qui sont belles : à propos d'une œuvre de sa collection, La Bruyère lui fait convenir « qu'elle est mal gravée, plus mal dessinée ; mais il assure qu'elle est d'un Italien qui a travaillé peu, qu'elle n'a presque pas été tirée, que c'est la seule qui soit en France de ce dessin, qu'il l'a achetée très cher, et qu'il ne la changerait pas pour ce qu'il a de meilleur » (La Bruyère, *Les Caractères*, « De la mode »)



C'est dans le cadre de cette critique des collectionneurs que Trimolet est le plus savoureux. En effet, le f° 5 du recueil montre la planche « avant tous travaux, rareté unique et sans exemple ». Bien entendu, puisque cette impression est entièrement vide, c'est une « pièce inconnue à Bartsch », le grand érudit viennois qui publia au début du XIX^e siècle le catalogue des œuvres de nombreux graveurs... Allant jusqu'au bout de sa démarche, l'artiste insère également dans son recueil un tirage du verso de sa plaque (fig. 5), où

1. Anthelme Trimolet, *Autoportrait*, 1850, plaque gravée à l'eau-forte et au burin, inv. T ms 2017
2. Anthelme Trimolet, *Autoportrait*, 1849, huile sur toile, inv. 3740, dépôt du musée du Louvre
3. Anthelme Trimolet, *Recueil unique des divers états de la seule pièce formant l'œuvre complet du peintre graveur Edgard Fouillerond*, 1850, folio 8, eau-forte et burin, inv. T ms 1516
4. idem, folio 12
5. idem, folio 6